NÉCROLOGIE

I

PIERRE DE LABRIOLLE

(1874-1940)

La Société des Études latines a fait, en même temps que l'Université de Paris, une grande perte par la mort, à la fin de décembre 1940, de Pierre Champagne de Labriolle, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres, membre de la Société depuis sa fondation, qu'il avait appuyée de toute son autorité, et président de celle-ci en l'année 1937.

Le domaine du latin, où il était devenu l'un de nos maîtres les plus incontestés, s'il avait retenu ses premiers regards de travailleur, n'avait cependant pas été celui des débuts de sa carrière universitaire, une circonstance occasionnelle l'ayant momentanément engagé dans une autre voie ; mais il lui était revenu de bonne heure, lors de sa nomination, à trente ans, comme professeur de littérature latine à l'Université de Fribourg-en-Suisse, qui décida de son avenir.

Pierre de Labriolle était né à Asnières le 18 juin 1874. Une partie de son éducation se fit chez les Jésuites de la rue de Madrid. La formation qu'il y reçut contribua sans doute à développer chez lui ces qualités de facilité et d'agrément du style qui furent un de ses traits distinctifs d'écrivain, alliés à un certain réalisme psychologique qui n'aima jamais à se payer de mots et s'efforça toujours de voir gens et choses comme ils étaient. Peut-être les influences subies dans la maison où il fit ses études expliquent-elles aussi, bien qu'elle n'y préparât pas d'ordinaire, l'orientation de Pierre de Labriolle vers l'Université. Il paraît en tout cas l'avoir choisie sans hésitations.

Il suivit d'abord des cours à l'Institut catholique de Paris, où il eut pour professeur l'abbé Bertrin, et bientôt aussi à la Sorbonne, où il passa sa licence, puis fut reçu, en 1895, au concours de l'agrégation des lettres dès l'âge de vingt et un ans.

Admis ensuite, après son année de service militaire, comme pensionnaire à la Fondation Thiers, il commençait d'y prendre la direction qui devait être finalement la sienne en cherchant son futur sujet de thèse dans la littérature latine chrétienne, lorsqu'on lui offrit d'inaugurer la chaire de

littérature française qui venait d'être créée à l'Université Laval, à Montréal. Il accepta après quelque réflexion et partit pour le Canada presque au lendemain de son mariage en 1898.

Il semble, d'après ce qu'on pouvait induire de ses récits, qu'il y connut un extraordinaire succès, jamais peut-être surpassé, sinon égalé, depuis lors, mais qui ne l'avait pas grisé. Il se plut certainement beaucoup lui-même dans cette France d'outre-mer, où il passa trois années (1898-1901), dont on ne l'entendit jamais parler que comme d'années très heureuses.

Rentré en France, il accepta une chaire de première au collège Stanislas et il y professa, de 1901 à 1903, jusqu'au moment où la politique mesquine qui régnait alors le mit en demeure d'opter entre sa qualité d'universitaire et sa situation dans un collège ecclésiastique. Désireux de ne pas quitter l'Université, il se résigna à partir d'une maison à laquelle il était pourtant attaché et fut nommé professeur de première au lycée de Rennes, où son séjour fut plus court encore. Il eut cependant le temps d'y contracter dans le corps professoral des deux enseignements, secondaire et supérieur, quelques bonnes amitiés et il en avait aussi gardé un très bon souvenir.

*De cette période date le seul ouvrage qui témoigne de son passage dans le champ de la littérature française : une refonte complète, exécutée avec tout le soin et le goût qui étaient dans sa manière, de l'*Histoire de la littérature française *de Thivier. Mais, après cette publication, il reprit brusquement son orientation première.*

C'est en 1904, en effet, qu'on lui proposa d'aller occuper à l'Université de Fribourg-en-Suisse la chaire de littérature latine, pour y remplacer Gustave Michaut, qui abandonnait lui-même à ce moment le latin pour le français en passant de Fribourg à la Sorbonne. Labriolle hésita un instant devant la perspective d'être à nouveau sur la brèche dans un poste à l'étranger ; mais sa décision fut assez vite prise, et, quelques semaines après, presque en même temps que Pierre-Maurice Masson, succédant à Victor Giraud dans la chaire de littérature française, il venait prendre place dans le « groupe français » de l'Université de Fribourg, Université d'État comme celles d'autres cantons helvétiques, mais de caractère catholique et international dans la composition de son corps enseignant. C'est dire qu'une émulation féconde y régnait entre les représentants des diverses cultures qui, sans s'y affronter, s'y confrontaient et, tout particulièrement, la culture française et la culture germanique, qui se rencontrent sur le territoire de la Confédération suisse et dont Fribourg même marque un des points de contact.

P. de Labriolle y demeura, abstraction faite de la coupure de la guerre, qui l'éloigna de 1914 à 1916, quinze années (1904-1919). Il ne tarda pas à s'y révéler comme l'un des éléments les plus heureusement agissants par la finesse de son talent et la séduction de son caractère, du petit groupe d'universitaires français qui s'efforçaient, en travaillant de la façon la

plus objective et la plus désintéressée pour les lettres ou les sciences, de bien servir la cause de la culture française dans cette cosmopolis en miniature et d'y faire, hors de tout esprit d'intempérante propagande, estimer et aimer leur pays.

Les leçons de Labriolle étaient des modèles de préparation : d'une technique aussi savante qu'il se devait dans les travaux de « séminaire », ses cours publics attirèrent vite les auditeurs par leur qualité littéraire, bien que construits sur la même base d'érudition rigoureuse et ne sacrifiant rien au désir de captiver un auditoire. Une parfaite compréhension des besoins des étudiants, une entière complaisance à y correspondre achevèrent promptement de lui conquérir l'estime. Des conférences extra-universitaires, à Fribourg même ou hors de Fribourg, qu'il accepta très volontiers de donner — car c'est un genre qu'il eut toujours quelque plaisir à pratiquer, en Suisse et en France, comme, initialement, au Canada — étendirent encore sa réputation.

Son enseignement, si consciencieux qu'il fût, et ses conférences n'absorbèrent pas, il s'en faut, toutes ses facultés de travail, et il commença bientôt à publier. C'est alors qu'il s'orienta décidément dans la direction qui a fait son originalité, la littérature latine chrétienne, à laquelle il accordait en même temps dans ses cours, sans tort pour là littérature classique, une place qu'on ne lui reconnaissait pas d'ordinaire et que son intérêt intrinsèque méritait cependant. Attiré par la figure de Tertullien, il lui consacra plusieurs travaux : édition et traduction, avec introduction historique et commentaire au moins succinct, du De praescriptione haereticorum *(1906), puis du* De pudicitia *et du* De poenitentia *(1907), dans la collection des* Textes et documents pour l'étude historique du christianisme, *dirigée par les abbés Hemmer et Lèjay, et auxquels il ajouta en 1937 le* De spectaculis. *Il fit presque en même temps paraître dans une autre collection, la* Pensée chrétienne, *un* Saint Vincent de Lérins, *en collaboration avec Brunetière (1906), puis un* Saint Ambroise *(1908). Une traduction, avec introduction et notes explicatives, des* Vies de Paul de Thèbes et d'Hilarion *par saint Jérôme et de la* Correspondance d'Ausone et de Paulin de Nole *(1909) vinrent compléter cet ensemble de travaux, travaux d'approche ou d'attente d'une œuvre plus considérable.*

Celle-ci, ce fut la double thèse sur le montanisme, auquel Labriolle vint par Tertullien, à moins qu'une décision première d'étudier cette grande crise de l'Église primitive l'ait engagé à se préoccuper d'abord de celui qui en fut, en Occident, le plus actif agent. Quoi qu'il en soit, c'est ce vaste sujet, le conflit des spirituels ou prétendus tels et de l'autorité religieuse au II^e *siècle, qu'il présenta et approfondit jusque dans les derniers détails susceptibles d'offrir un intérêt, pour obtenir le grade de docteur ès lettres, sous les titres respectifs de* Les sources de l'histoire du montanisme *(thèse secondaire) et* La crise montaniste *(thèse principale), qui lui va-*

lurent, au début de 1914, le grade ambitionné avec la mention très honorable. On est en droit de dire qu'elles ont pour longtemps épuisé le sujet.

Mais non point toute l'activité de leur auteur, qui, entre les articles qu'il donnait à de nombreux périodiques, partageait avec Jean Brunhes la direction de la Revue de Fribourg *et avait assumé en 1911 celle d'un organe nouveau entièrement dédié à l'antiquité chrétienne, le* Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes. *Il y collabora largement et lui maintint toujours une tenue scientifique qui en rend d'autant plus regrettable la disparition, due à la guerre de 1914.*

La guerre, survenue, en effet, au lendemain du grand effort ainsi mené à bien par Pierre de Labriolle, qui la fit comme officier d'administration, l'éloigna de Fribourg pendant deux ans. Rappelé pour l'arrivée des premiers internés qui devaient y poursuivre leurs études, il y resta encore trois années, jusqu'au jour où, ayant posé sa candidature à une chaire devenue vacante à l'Université de Poitiers, il partit pour cette ville.

Il l'habita sept ans et y a laissé des souvenirs encore vivants aujourd'hui. Son enseignement y fut marqué des mêmes qualités et connut le même succès qu'à Fribourg, et les publications continuèrent, avant tout la magistrale Histoire de la littérature latine chrétienne, *qui reproduisait la substance d'un cours donné pendant un cycle d'années à Fribourg, mais qu'il n'avait cessé d'enrichir depuis lors. L'ouvrage, dont la propriété a été acquise par l'Association Guillaume Budé, a été réédité en 1924, mais est de nouveau épuisé.*

Depuis lors une part notable de l'activité de notre collègue fut vouée au travail de cette active Société d'édition, à la fondation de laquelle il avait été heureux de contribuer. Nul de ceux qui s'intéressent aux études latines ne saurait ignorer son Juvénal, *édition, traduction, introduction et commentaire des* Satires, *en collaboration avec M. Villeneuve (1921), et son édition et traduction, avec également introduction et commentaire, des* Confessions *de saint Augustin, en deux volumes (1925 et 1926). Celle-ci, vrai chef-d'œuvre de respect du texte en même temps que de bonheur d'expression, fit connaître le nom de Pierre de Labriolle du grand public, que ses travaux ultérieurs devaient continuer à intéresser.*

L'année 1926 est d'ailleurs celle à partir de laquelle il connut de plus vastes auditoires, car c'est celle où il fut nommé à la Sorbonne. Son enseignement y garda la conscience, la méthode, la rigueur d'érudition et l'agrément de présentation qu'il avait eus dans ses postes précédents, et on ne croit pas se tromper en affirmant qu'il compta très vite parmi ceux que la jeunesse étudiante suivait avec le plus de plaisir. Toujours bienveillant aux projets des jeunes travailleurs, il les guidait aussi dans le choix des sujets de thèse, les dirigeait sans craindre sa peine, lisait la plume à la main les thèses parvenues à leur terme et avait son mot à dire aux soutenances. On sait que le labeur d'un professeur de Sorbonne, titu-

laire d'une chaire comme celle de langue et littérature latines, n'est pas une sinécure.

Il n'arrêta cependant pas la production savante de P. de Labriolle, qui subit seulement tout au plus un ralentissement. Il publiait en 1934, sous le titre La réaction païenne, *un très beau et substantiel volume, qui étudiait d'une façon neuve la polémique antichrétienne depuis Celse ou même ses prédécesseurs jusqu'à l'empereur Julien et encore au delà ; les caractères de la longue résistance opposée par l'intelligence romaine et grecque à la foi nouvelle y sont admirablement mis en lumière.*

Ce livre est le dernier ouvrage de longue haleine que Labriolle ait signé de son nom seul ; mais ce n'est pas le dernier de ses grands travaux. Le tiers environ des tomes III et IV de la nouvelle Histoire de l'Église, *dirigée par A. Fliche et V. Martin, parus respectivement en 1936 et 1937, lui appartient. A ces deux gros volumes de 500 à 600 pages, qui retracent l'histoire ecclésiastique de la conversion de Constantin à l'avènement de Grégoire le Grand, à peu près tout ce qui concerne le développement de la pensée chrétienne en Occident, la vie religieuse dans l'Église latine, la christianisation des barbares et les débuts du monachisme constituent son apport ; les chapitres qui élucident les origines et l'évolution primitive de l'institution monastique en particulier ont été presque universellement jugés comme d'une valeur hors de pair.*

Il faut encore inscrire à l'actif de l'auteur de ces vastes synthèses, pour ces dernières années, une autre traduction de Juvénal dans la collection des « Chefs-d'œuvre de la littérature expliquée », dirigée par René Doumic (1936), deux volumes sur la Satire latine *dans la série des « Cours de la Sorbonne », et de nouvelles traductions augustiniennes, dans la collection Garnier, d'une part, et, de l'autre, dans la* Bibliothèque Augustinienne, *entreprise par les PP. Augustins de l'Assomption, sous l'intelligente direction du P. Cayré : c'est de celle-ci que fait partie le dernier volume publié par Labriolle et qui porte la date de 1939, bien que n'ayant vu le jour qu'en 1940 : le tome II des* Dialogues philosophiques, *comprenant les* Soliloques — *déjà traduits par lui, avec des* Lettres intimes, *pour la collection de la « Pléiade » en 1927 — le* De immortalilate animae *et le* De quantitate animae, *traités de dimensions médiocres, mais de pensée subtile au point d'en être déconcertante et des difficultés de laquelle le traducteur s'est tiré, sans jamais sacrifier l'exactitude du sens, avec une virtuosité rare. Il avait, enfin, commencé à traduire la* Cité de Dieu, *tâche immense, qui n'a pu être conduite à bonne fin.*

Toutes celles que menait ainsi de concert notre collègue, enseignement, ouvrages personnels, éditions, traductions et commentaires, ne l'absorbaient pas encore tout entier ; une part de son activité scientifique restait réservée à la collaboration aux revues et à diverses Sociétés savantes. On ne peut songer à rappeler ici les titres de tant d'articles en de multiples

revues ; mais il convient de rendre un dernier hommage au sens critique averti, à la justesse et à la justice, sans faiblesse ni sévérité préconçues, d'appréciation, à la souple exactitude de présentation de tant de comptes-rendus dans la Revue critique, *la* Revue de Philologie *ou dans cette* Revue des Études latines.

Sympathique dès la première heure à l'idée de la fondation d'une Société des Études latines, Labriolle en avait appuyé chaudement la fondation et il s'inscrivit sur la première liste de ses membres en 1923. Une fois à Paris, il en suivit les séances avec toute l'assiduité compatible avec ses autres occupations. Sans doute ses communications n'y furent-elles pas très fréquentes : il ne me revient en mémoire que celle sur « quelques cas d'ordalie dans l'antiquité romaine » ; mais elle n'est pas de celles qu'on entendit avec le moins d'intérêt. Lorsqu'il prenait la parole pour quelque observation, même de détail, Pierre de Labriolle était particulièrement écouté. Quant à sa collaboration écrite, le nombre des comptes-rendus très variés qu'il a signés dans la Revue *jusqu'à 1939 en donne un suffisant témoignage, et l'on peut constater, par la diversité même des œuvres dont il a rendu compte, de l'étendue de sa curiosité. Quintilien, Tertullien, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, Prudence, Rutilius Namatianus, aussi bien que l'Histoire générale de l'Église des premiers siècles ou que le Rôle de la mer dans la poésie latine, dont il a parlé avec beaucoup de finesse à propos du livre de M. de Saint-Denis, ne représentent qu'une partie des sujets abordés ici par lui sous cette forme du compte-rendu qui permet tant d'érudites observations. Labriolle devint notre président en 1937 et il eut ainsi l'occasion de parler au nom de la Société lors de la rencontre avec le Groupe romand à Bâle.*

Labriolle était aussi membre de la Société nationale des Antiquaires de France depuis 1927 ; il en aurait été le président en 1941. Enfin, l'Académie des Inscriptions l'avait appelé à elle au début de 1936. On n'y prisa pas seulement la science et la distinction de ses « lectures », dont le public académique put se faire une idée en entendant, à la séance annuelle des Cinq Académies du 25 octobre 1939, son discours « L'homme à l'école de la bête », ainsi que la conscience et la sûreté de sa coopération aux travaux des commissions, mais ses confrères de l'Institut, comme ceux de la Société des Études latines ou des Antiquaires de France, purent aussi goûter tout le charme de son commerce.

Peu de caractères étaient plus attachants que le sien, par la bonne grâce et l'aménité naturelles, nullement exclusives, on le sait, d'une extrême fermeté des idées, qui n'était même pas indemne, sur certains points, de quelque intransigeance. En tout cas, profondément accueillant aux jeunes, il fut à Paris, comme à Fribourg et à Poitiers, très aimé des étudiants. Le tour alerte d'une parole claire et élégante, spirituelle sans malignité, la

séduction qui se dégageait de toute sa personne achevait de créer la sympathie, si elles n'avaient commencé par là, comme il arrivait pour ceux qui entendaient le professeur avant d'avoir connu l'homme.

Mais ces dehors aimables et gracieux et ces agréments de l'esprit ne laissaient deviner qu'à bien peu une âme de stoïcien, de stoïcien chrétien et souriant. Atteint dès 1932 d'un mal grave et dont, après deux opérations, il put pressentir en 1939 qu'il ne pardonnerait pas, son courage pas un instant ne l'abandonna. Il poursuivit sa vie professorale et académique jusqu'à la limite de ses forces, et, s'il se résigna à solliciter de la Sorbonne, à la mi-mai 1940, un congé de santé et à quitter Paris pour une propriété de famille proche de Nantes, il continua, là, puis à Nantes même, de travailler, à sa table, tant qu'il put se lever, puis au lit. Au milieu de souffrances croissantes, il essayait encore, au début de décembre, de poursuivre la traduction de la Cité de Dieu, *dont un livre était achevé. Il lui fallut pourtant s'arrêter et, passionnément attentif encore aux événements qui laissaient prévoir un redressement du sort de la patrie meurtrie, il attendit la mort avec la sérénité confiante d'un sage chrétien. Elle survint dans la soirée du 28 décembre 1940.*

Jacques ZEILLER.

II

PAUL MONCEAUX

(1859-1941)

Né à Auxerre en 1859, Paul Monceaux eut une carrière universitaire brillante. Admis à l'École normale en 1878, il fait partie d'une promotion qui compte des esprits aussi vigoureux et des talents aussi variés que ceux de Bergson, Diehl, Jaurès, Puech et du futur cardinal Baudrillart, pour ne citer que les plus illustres. Il se distingue pourtant parmi ses camarades et est nommé membre de l'École française d'Athènes. De retour en France, il enseigne, notamment au lycée Condorcet, soutient ses thèses en 1886, publie abondamment. Ses travaux sont si remarqués qu'il obtient la chaire d'histoire de la Littérature latine au Collège de France en 1907 et est élu en 1912 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où il remplace Philippe Berger. Une féconde carrière l'attend encore, marquée par son double enseignement au Collège de France et à l'École des Hautes-Études, et se prolonge dans une retraite studieuse jusqu'à sa mort survenue le 7 février 1941.

Ses premiers travaux, si variés soient-ils, sont ceux que l'on pouvait attendre d'un « Athénien »; deux thèses : Les proxénies grecques *et* De